

La finitude

(La haine de soi)

Iris



*« Le bon usage de la liberté, quand il se tourne
en habitude, s'appelle vertu ;
et le mauvais usage de la liberté, quand il se tourne en
habitude, s'appelle vice. »*

Jacques-Bénigne Bossuet

« Axxam ider ma seqf-is is-darey. »¹

Iris

*« Quand tu cesseras d'être ce que tu es,
Tu sauras qui tu es !
Quand tu sauras comment tu es,
Tu cesseras de te demander pourquoi on te hait !
Le vice naît du fait d'être direct,
La vertu se nourrit du fait d'être honnête ! »*

Iris

¹ Une demeure résiste si son toit préserve.
(traduction du kabyle en français).

L'effacement imposé plaît, le silence créé crée et le vide se remplit. L'unique raison d'espérer va de pair avec l'ultime façon d'exister... Se construire de la manière avec laquelle le cœur accepte et se modeler de la façon avec laquelle la raison refuse. Quand ils se regardent en s'efforçant de s'aimer, cela les chagrine et les exaspère. Quand ils s'interfèrent, se comparent et s'admirent en positivant, cela les soulage et les aide à avancer. Position complexe et attitude perplexe sur cette voie frayée par le doute. Dans l'attente de se vider et se priver de ces onctions antagoniques, une certaine dualité complice de leurs arrière-pensées s'invite et s'infiltré en catimini tout en s'impliquant. Elle se manifeste en exprimant l'introverti de l'un concurrençant l'extraverti de l'autre. Ils sont subséquemment ces deux êtres qui interrogent et s'interrogent, dopés par cette théorie du mouton illustrant qu'un troupeau de la même famille ne peut se déplacer qu'à la vitesse du mouton le plus lent, de l'autre soi-même vil et veule. Derrière cette fragilité et

ces souffrances provocantes et implorantes, s'exhibait une certaine nature usurpatrice, celle inhibée par l'inné accompagnant une passion au cours d'un laps de temps à la fois éphémère et infini. La conscience s'adonnait ouvertement à la recherche des réconciliations impromptues avec soi, et ce, tout en s'interrogeant sur cette exploitation vindicative d'une espèce à l'encontre d'une autre elle-même visant, en premier lieu, ces projections honnies qui sont incapables de se doter d'une stabilité mentale durable allant de pair avec les aspirations rêveuses et gratifiantes d'une jeune tête. La société vilipende continuellement en causant du tort, les victimes aux nerfs crispés tombent dans ces accommodations sombres et scabreuses. De tels arguments laissent irrésolu l'exposé servile et le dispose conséquemment à cette lenteur prolongée le privant de tant de bienfaits moraux. Etre clair avec soi, c'est d'abord voir les choses claires autour de soi et inversement. La société figée, la victime piégée ; la première oriente, la seconde se désoriente. Le nivellement non respecté de l'ordre social, le savoir sclérosé, les vies amputées, les égalités et les libertés bafouées jusqu'à faire naître une certaine montée des dépendances religieuses endoctrinant du matin au soir et endeillant du soir au matin. L'obséquiosité et l'inanité se confondent. De cette exagération naît une déraison, et de cette déraison une dérision, ce défaut des extrêmes pouvant être un équivalent du piètre et du léger réduisant sa personne à l'insignifiance. Deux

mondes alors se dessinent au travers d'une vision, l'un sous un œil qui admire et l'autre sous celui qui envie. De ce fait, une sorte de translation secrète voire de propension se crée, elle est nommée cacophonie aphone relatant, d'une part, le vécu et le réel dans lesquels elle évolue, et de l'autre, celle subreptice et imaginaire vers laquelle elle se projette, guidée par les conditions incongrues des aléas de la vie. Et c'est à partir de ces derniers qu'elle dissémine ses réflexions et engagements face à l'autre elle-même blessée intimement et confusément.

Iris

– Gémis-tu quand tu fais l'amour ?

– Tout ce que je pourrais te dire est que je ne reste pas silencieuse !...

– Charnel ! Sensuel ! Qui aime réellement n'aime qu'une fois. L'amour rend triste et mélancolique avec un laisser-aller consenti.

– L'amour est promesse de plénitude et l'expérience jugée intense de l'unicité du « Moi » régresse à mesure que l'image de l'autre se peaufine.

– A moins que la pomme ne tombe pas loin de l'arbre générateur ! Tu ne penses pas que l'idiotie est parfois nécessaire pour contourner toute pensée jouissive ?

– Métaphore des mots dans la subjectivité de l'être incompris... Comme chacun est idiot à sa manière, toi à continuer à me chercher, moi à t'attendre, de ce fait, contente-toi d'aimer et de faire rimer patience et harmonie avec moi, s'il te plaît !

Le naturel porte un nom et il est cet épanouissement venant d'abord de soi. Elle est gaie et

j'aime quand cela vient d'elle. Elle est belle et j'aime quand cela est à elle. Elle a une façon de parler comme elle a une autre façon d'écouter. Tout se lie et se lit dans cette singulière manière féminine de baisser les yeux quand le geste joint à la parole traduit le rationnel et voile l'irrationnel ! Rien ne lui échappe : quand elle ne parle pas, elle sourit, et quand elle parle, c'est tout le sens de la vie qui se livre à des pâmoisons excentriques en prenant le cours de la cohérence existentielle.

La liberté de l'un quand elle devient un obstacle pour l'autre. La liberté de soi transposée sur celle d'autrui, quand celle-ci tombe en déphasage avec les commotions ressenties, annonce une certaine dépendance complexe aux nécessités tant vénérées. Les sensations, les sentiments, les intuitions, les imaginations, les aberrations, tout cela est privé et n'est communicable qu'au moyen d'un symbole ou du désir de les éprouver et de tout prouver quand on veut manifester la nature de ses commotions d'une durée passagère, mais qui peuvent marquer, par une subjectivité continuelle, une vie éternelle, un périr perpétuel dans un monde que nous qualifions de monde extérieur. Ce monde est celui auquel nous nous réveillons tous les matins de notre vie dans lequel on est projeté sans insistance aucune puisque tout a été décidé tacitement et par contagion des idées de la procréation. C'est le lieu où, bon gré ou mal gré, on est sommé, acculé, condamné à faire sa vie pour ne

point la vouer à l'échec, et ce, tout en assumant et tout en se consumant sous un pas rassurant. Dans le monde intérieur, il n'y a ni travail, ni monotonie. Nous le visitons dans les rêves et les rêveries. Et chacun sa conception des choses, chacun sa force morale dans cette besogne où se forge un caractère le différenciant de tout. D'où cette singularité de ce « Moi » porté au galop. Trop se gêner, cela induirait à l'erreur, cela ferait la femme malheureuse, cela ferait l'homme malheureux... Réussir dans sa vie et réussir sa vie, cela demeure l'éternelle énigme dans la balance du temps, ce temps térébrant que nous qualifions toujours autrement pour nous soulager comme on se soulage d'une écharde coincée entre la chair et l'ongle qu'on retire d'un coup. La chair souffre, le moral souffre... Ma vie souffre.

Un enfant né, s'il rapproche, il est le bienvenu et il est épargné, et s'il sépare, il est la victime sacrifiée comme il sera la risée des aléas de la vie. La bonté, quelle que soit sa nature, rafraîchit l'âme et sert d'épithète à son agissement sur le reste du corps et sur son épanouissement. Vivre pleinement et entièrement l'un pour l'autre jusqu'à donner une signification au monde extérieur, et nourrir cet unique amour, le vrai, ce n'est point infliger à autrui sa mauvaise humeur et sa rancœur, seulement il suffit de se porter inconsciemment innocent et volontaire dans le témoignage de sa vérité en sachant l'entretenir et la maintenir. Ainsi demeure mon vœu, et le refus de

répondre constituerait un aveu ! Tu as raison de faire la tête comme j'ai tort d'en chercher les causes. Une cause crée la morale et la morale conduit à la raison d'où l'ascèse morale, car on digère mieux les aliments qu'on aime comme on connaît mieux la vie qu'on mène.

Chacun sa philosophie, celle de concevoir et celle de prévoir. Si ce dont je témoigne frôle l'abject, ce que je reflète est loin d'être un ipéca. Si une chienne tourne et se retourne à la poursuite de sa propre queue afin d'anéantir un prurit sans jamais y arriver, c'est qu'elle est guidée par son instinct féminin, et je dois me considérer comme elle au sortir de l'eau pour me débarrasser de mes obscurs rouages. La vie est finalement pareille à une œuvre littéraire que même l'auteur ne sait où elle le mène. Gagner la confiance d'autrui passe par se faire confiance à soi-même... Tout avait commencé, je ne sais comment, et tout allait finir, je ne sais encore pourquoi... Suis-je douée et attirée par le masochisme continuellement subi par le sadisme proféré de la vie ? Un jeune animal assistant aux ébats amoureux de sa maman se traumatise-t-il autant ? Mais non, au contraire, il s'instruit en fonction de son instinct animal qui le conduit. Pour ma part, je continue à subir et cela ne fait que me ternir. Etait-ce un choix ou une prostration ? Il n'y a que celui qui dort qui ne voit rien. Il n'y a que celui qui dort qui n'entend rien. Moi, j'ai tout vu et j'ai tout entendu, et tout cela prenait de

l'importance à mes yeux depuis que j'ai laissé ma jeunesse, depuis que j'ai traîné l'espoir et la naïveté. J'étais généreuse, j'étais malheureuse. C'était un visage de lumière dans cette vie bâtarde et éphémère, d'elle tout provient et vers elle jamais on ne parvient ! Qui ose, la vie lui propose, et qui n'ose pas, la vie lui impose. Tant de fois je me bouscule pour échapper à tant d'imprévus, tant de fois j'aide le hasard en faisant une gymnastique accrue mêlée de gestuel et de spirituel pour enfin me libérer et voir ce que vraiment signifie « vivre telle une ombre chinoise », mais le temps a fini négativement par conjurer avec l'aide de ma complicité trop prématurée à mettre ma personne sur le banc des accusés, là où je me retrouve actuellement en cherchant à me justifier dans un *mea culpa* improvisé. On végète et on laisse toujours une partie de sa personne crédule quelque part. J'ai donné à mon corps l'âge que je n'avais pas dans ma tête. La catastrophe est venue inopinément sans avertir cette conscience de ce bel âge en proie à toute fertilité. La menace omniprésente dans mon esprit corrode intentionnellement, et au lit je me presse de m'endormir pour enfin me séparer de cette fragilité à laquelle s'adonne ma conscience vertigineuse. Je suis fatiguée et je ne veux plus qu'on le sache. Je veux mourir seule comme meurt une clocharde sans défense mise à l'écart par une politique ayant à sa tête une pieuvre axant ses décisions sur ses ventouses cupides. Seule, je vis et avec eux, je meurs. Loin d'eux,

j'existe pour moi et près d'eux je m'efface pour former une ombre. Dans leur absence, je suis une femme de l'ombre qui agit dans le dévouement absolu incarnant le respect, la tendresse, la féminité et la progéniture. En leur présence, je ne suis qu'un objet de plaisir dégradant la vie authentique, ô combien conservatrice à mes yeux ! Faute pour le lit, de ce fait, la virginité a cessé d'être une virginité morale. Le temps a changé et les mœurs ont évolué en mêlant toutes les créations poétiques à leur portée avec toute cette singulière sensibilité personnelle, à la fois lyrique et chaotique, mais le regard posé sur les appas féminins a toujours déclenché de vifs fantasmes dans la tête de celui qui les nourrit. D'où la libido contrariée. La femme est secrète comme l'est sa stimulation sexuelle. La femme donne, se donne et s'ouvre jusqu'à accueillir. L'homme, par contre, trouve son plaisir dans sa façon de recevoir. Si la physique nous enseigne qu'à toute action correspond une réaction, celle associée à l'homme est simplement une érection. Quand l'un est altruiste, l'autre est égoïste, et ils vont de pair. C'est la réciprocité des sentiments qui fait que l'homme s'augmente en la femme et que cette dernière s'altère quand le besoin d'aimer s'avère dégradant. La philosophie de la vie instruit ; les soumissions aux nécessités engourdissent l'esprit. L'appriivoisement s'opère-t-il finalement dans la manière d'animaliser l'homme afin de le guérir à jamais de ses complexes ?

*Le jour, on se frôle du bout des lèvres
La nuit, on se mêle pour masquer toute apparence mièvre
Le jour, on se farde et on n'aime qu'avec sa langue
La nuit, on veille pour redresser son verbe qui tangué
Ainsi, de l'écriture à la lecture qui suit
On traduit sa personne sur papier
Pour soulager son « Moi » puant d'ennuis
Et le sauver du bourbier
Le verbe est accueillant
Le style est séduisant
Un vrai érotisme de mots
Conviant au parfait repos !*

Il y a ceux qui meurent sans rien dire ni ressentir au moment où d'autres naissent dans une douleur partagée et pour une souffrance prolongée... La main morte, le verbe vivant. Sans un mot, on est qualifié comme tel et on est un autre, et avec, on devient cet autre. Des horizons bouchés envahis de brouillard impénétrable, des apparences usées aux espérances blasées ; au lit on reste éveillé, en dehors du lit on demeure perturbé, les rêves d'avant le sommeil, ceux durant le sommeil et l'avatar après le sommeil, tout ce à quoi on pense et normalement ne s'écrit pas, ma conscience me le dicte, et à mon tour j'enchaîne ces maux qui se déchainent en moi en me séparant de la vie, de cet amour de la vie, de mes amours à la vie, de mes amours dans ma vie, ces miroirs voilés, ces

complications imprévues. Le souvenir actualise le passé et l'espoir s'accroche au futur. Et notre personne dans tout ça cherche à se justifier sans pour autant s'épargner car la brièveté et l'instantanéité de la vie explique tout, prouve tout et concrétise, dans certains esprits, tout. L'ombre est là et se forme à partir de la lumière. Le secret est là et se divulgue quand on veut cacher sa pensée. Dire que toute singularité réside dans la simplicité, et cette dernière demeure la couleur de toutes les générosités.

Infidélité d'un jour, infidélité de toujours. On nous prend jeunes. On profite toujours de la jeunesse de l'autre quand dans sa tête l'idée du sexe prime. Pas assez corvéables, pas assez soumises, on cligne de l'œil à la manière d'un borgne qui a accès à tout. On profite toujours de quelques moments précieux avant que le dos voûté ne fasse de nous des victimes de cette vie non désirée, quand l'âge avancé se fait petit et ne peut transposer sur l'âge d'or toutes ses tentations auxquelles il se livrait. Des consciences à la merci d'autres effluves de subsistance tels les enfants travaillant pour d'autres enfants ou comme cet instinct grégaire répondant inconsciemment à sa volonté animale dans l'accomplissement d'un méfait au détriment d'un bienfait. Il est vrai que le sexe tue l'angoisse et les cajoleries enfantines nous laissent dans cette instantanéité sans lendemain. La mémoire courte, la mémoire morte... Me soigner ? Pourquoi ? Pour qui ? On se soigne tacitement quand on parle d'amour,

quand le cœur est prêt à accueillir comme accueille un matin la lumière du jour accompagnée d'une risée. On se soigne quand on a des amis à qui l'on veut épargner la douleur de la perte. Ma perte est insignifiante, ma mort ne risque pas de créer un vide ou un manque mais juste une présence qui sera en filigrane dans les consciences, dans ces consciences aux armatures de silence. C'est cela être exclu dans l'ordre social et moral, c'est cela la mort à petites doses, c'est cela l'effet latent d'un poison : ce qui fait sensation dépasse ce qui fait émotion. Je parle dans mon silence et ma voix s'entend à ma lecture. Des jouissances éprouvées aux obédiences non fondées. Seule. Esseulée. Une crasse. Le temps passe. J'ai dans mon esprit que l'homme est cet être qui fait du mal. Le mal du mâle fait mal en s'affichant sale. Ma valeur... La valeur de la femme ne se mesure pas seulement à ses mensurations, ni même ne se limite à son hymen, mais se concrétise dans les bras protecteurs de celui qui l'aime et l'entraîne dans des amours saines. Du concret tangible aux visions visibles et loïsibles en passant par toutes ces menées sensibles et lisibles.

Donnez-moi un peu d'air

J'ai besoin de voir clair

Claire est ma pensée

Obscur est mon passé !

Vous la voyez. Elle est là la statue qui vous charme et vous dilate la pupille de l'œil. La statue d'une jeune

femme encastrée, avec un réalisme couleur de la chair portant un nom. Une statue d'une jeune femme accroupie faisant de ses deux mains un geste de pudeur pour à la fois cacher et divulguer sa féminité. Une statue d'une jeune femme s'étirant jusqu'à faire de sa poitrine deux globes à la façon de ceux de vos yeux arrondis tel un dos d'âne. Une statue d'une jeune femme se penchant pour ajuster ses sandales en nourrissant dans vos esprits toutes les idées érotiques d'une croupe prêtée mais pas offerte. Une statue d'une jeune femme kabyle et gracieuse pareille à toutes les femmes constituant une engeance en levant leurs yeux vers le ciel afin d'exprimer l'éveil de l'âme dont vous vous êtes privés. Il fait noir tout de même et tout ce que j'exprime se fait en l'absence de témoins oculaires. La nuit est là, j'ai peur de fermer les yeux par crainte de ne plus me réveiller. Le jour est là, j'ai peur de les ouvrir dans le souci d'être en phase avec la réalité. Ma position est cruelle. Ma personne est substitutive. Je souffre et je frissonne dans ce bourrèlement qui passe de ma vision imaginaire à ma lésion réelle. Les idées pratiques ont fini par percer le brouillard épais et étouffant me voilant ce que l'autre monde gâte pour d'autres. Tout est d'une brillance éphémère dans mon esprit. Dans mon état, l'esprit se développe en parallèle avec mon corps. On me qualifie pour la pucelle que j'étais et nullement pour ce que je suis devenue. La vie me roule, le temps me bouscule. Chaque action extérieure provoque en moi

une réaction intérieure. De nature rancunière, j'oublie vite ce que je fais mais point ce qu'ils ont fait de moi. J'oublie mes colères, j'oublie le temps perdu, j'oublie les sots rencontrés et mes sottises partagées. Je me vois tel un otage devenant avantageux pour son possesseur, à ma vie tout simplement parce que je suis innocente. Une femme dans un monde d'hommes, blanche dans un monde noir tel un cheveu se démarquant des poils d'un bison. Les gens valent mieux quand ils sont pauvres et moi je vaux beaucoup mieux quand je m'exprime dans l'écriture car les effets ressentis sont tellement exquis que je ne m'aperçois même pas du revers du blasphème opposé à l'avertissement de l'obscénité. Je n'expose pas un visage moribond, il est agréable tout de même à regarder et très doux au toucher. Il est un visage digne d'être vu, de loin ou de près, digne de l'intimité, digne de sensibilité, digne de subtilité. Des yeux pétillant d'intelligence mélangée à une sérénité douce.

Quand l'argent gâte, l'espèce humaine devient insupportable. Elle oublie la misère d'avant car devenue une proie dépendante. Comme marcher sur une terre minée, sa vie devient menacée et la mort s'annonce cruelle. Les jours se suivent, se ressemblent et me transforment. Tout est visible et risible en moi. On dirait un guignol : visage défait sur un physique disloqué. L'autre image saine sans aspérités me hante quand des pensées amères et vagabondes me clouent. En ces moments, je ne m'occupe de rien. Je deviens

misogyne pour moi-même. Je me déteste. Je ne veux voir personne. Tout le monde est personne. Le « X » est partout, dans l'imaginaire et dans le réel. Je pense à tout, je ne pense à rien et je ne fais rien. A qui confier mes subterfuges ? Où est la catastrophe qui me rend si vulnérable ? Comment enlever l'écharde coincée entre la chair et l'ongle ? En marquant le pas dans l'inconnu, c'est là que le temps confirme sa gravité et que la vie affirme son impétuosité. Mieux vaut rester ainsi : vivre dans le néant, accompagner sa solitude dans tous ses méandres pour ainsi afficher ses turpitudes. Ne point parler, ne point écouter, seulement regarder et laisser couler le temps, seulement se morfondre et dépendre telle une chose. Parler de soi. Avilir son moi. La nécessité fait loi. Les soupirs me reviennent. Je soupire par faiblesse et je pâlis telle une feuille d'automne que le vent emporte, que les circonstances fomentent, que l'idée de l'idéal dorlote. Devant mes yeux, elle s'exhibait et je la fixais. Devant mes yeux, elle grandissait et me remplissait la cavité oculaire jusqu'à devenir sensible à son influence. Son espace me séduit, mon espace se réduit et son arrogance m'inquiète comme s'inquiètent les choses désuètes du temps moderne. Le champ est libre, je joue avec l'idée du trépas, j'erre mon esprit dans l'interdit, je divague pour enfin revenir au point de départ, à mon point de tous les fards, à mon espace de toutes les tares. La mort était momentanée, et par palingénésie je me sentais revenir à la réalité. La blessure était finalement légère, elle a persisté un